

JORGE SEMPRUN

L'ÉCRITURE
OU LA VIE

nrf

GALLIMARD

L'ÉCRITURE OU LA VIE

À Cécilia,
pour la merveille
de son regard émerveillé.

« Qui veut se souvenir doit se confier à l'oubli, à ce risque qu'est l'oubli absolu et à ce beau hasard que devient alors le souvenir. »

Maurice Blanchot

« .. je cherche la région cruciale de l'âme où le Mal absolu s'oppose à la fraternité. »

André Malraux

Première partie

LE REGARD

Ils sont en face de moi, l'œil rond, et je me vois soudain dans ce regard d'effroi : leur épouvante.

Depuis deux ans, je vivais sans visage. Nul miroir, à Buchenwald. Je voyais mon corps, sa maigreur croissante, une fois par semaine, aux douches. Pas de visage, sur ce corps dérisoire. De la main, parfois, je frôlais une arcade sourcilière, des pommettes saillantes, le creux d'une joue. J'aurais pu me procurer un miroir, sans doute. On trouvait n'importe quoi au marché noir du camp, en échange de pain, de tabac, de margarine. Même de la tendresse, à l'occasion.

Mais je ne m'intéressais pas à ces détails.

Je voyais mon corps, de plus en plus flou, sous la douche hebdomadaire. Amaigri mais vivant : le sang circulait encore, rien à craindre. Ça suffirait, ce corps amenuisé mais disponible, apte à une survie rêvée, bien que peu probable.

La preuve, d'ailleurs : je suis là.

Ils me regardent, l'œil affolé, rempli d'horreur.

Mes cheveux ras ne peuvent pas être en cause, en être la cause. Jeunes recrues, petits paysans, d'autres encore, portent innocemment le cheveu ras. Banal, ce genre. Ça ne trouble personne, une coupe à zéro. Ça n'a rien d'effrayant. Ma tenue, alors ? Sans doute a-t-elle de quoi intriguer : une défroque disparate. Mais je chausse des bottes russes, en cuir souple. J'ai

une mitraillette allemande en travers de la poitrine, signe évident d'autorité par les temps qui courent. Ça n'effraie pas, l'autorité, ça rassure plutôt. Ma maigreur ? Ils ont dû voir pire, déjà. S'ils suivent les armées alliées qui s'enfoncent en Allemagne, ce printemps, ils ont déjà vu pire. D'autres camps, des cadavres vivants.

Ça peut surprendre, intriguer, ces détails : mes cheveux ras, mes hardes disparates. Mais ils ne sont pas surpris, ni intrigués. C'est de l'épouvante que je lis dans leurs yeux.

Il ne reste que mon regard, j'en conclus, qui puisse autant les intriguer. C'est l'horreur de mon regard que révèle le leur, horrifié. Si leurs yeux sont un miroir, enfin, je dois avoir un regard fou, dévasté.

Ils sont sortis de la voiture à l'instant, il y a un instant. Ont fait quelques pas au soleil, dégourdissant les jambes. M'ont aperçu alors, se sont avancés.

Trois officiers, en uniforme britannique.

Un quatrième militaire, le chauffeur, est resté près de l'automobile, une grosse Mercedes grise qui porte encore des plaques d'immatriculation allemandes.

Ils se sont avancés vers moi.

Deux d'une trentaine d'années, blonds, plutôt roses. Le troisième, plus jeune, brun, arbore un écusson à croix de Lorraine où est inscrit le mot « France ».

Je me souviens des derniers soldats français que j'ai vus, en juin 1940. De l'armée régulière, s'entend. Car des irréguliers, des francs-tireurs, j'en avais vu depuis : de nombreux. Enfin, relativement nombreux, assez pour en garder quelque souvenir.

Au « Tabou », par exemple, dans le maquis bourguignon, entre Laignes et Larrey.

Mais les derniers soldats réguliers de l'armée française, ce fut en juin 1940, dans les rues de Redon. Ils étaient misé-

rables, se repliant en désordre, dans le malheur, la honte, gris de poussière et de défaite, défaits. Celui-ci, cinq ans après, sous un soleil d'avril, n'a pas la mine défaite. Il arbore une France sur son cœur, sur la poche gauche de son blouson militaire. Triomphalement, joyeusement du moins.

Il doit avoir mon âge, quelques années de plus. Je pourrais sympathiser.

Il me regarde, effaré d'effroi.

– Qu'y a-t-il ? dis-je, irrité, sans doute cassant. Le silence de la forêt qui vous étonne autant ?

Il tourne la tête vers les arbres, alentour. Les autres aussi. Dressent l'oreille. Non, ce n'est pas le silence. Ils n'avaient rien remarqué, pas entendu le silence. C'est moi qui les épouvante, rien d'autre, visiblement.

– Plus d'oiseaux, dis-je, poursuivant mon idée. La fumée du crématoire les a chassés, dit-on. Jamais d'oiseaux dans cette forêt...

Ils écoutent, appliqués, essayant de comprendre.

– L'odeur de chair brûlée, c'est ça !

Ils sursautent, se regardent entre eux. Dans un malaise quasiment palpable. Une sorte de hoquet, de haut-le-cœur.

« Étrange odeur », a écrit Léon Blum.

Déporté en avril 1943, avec Georges Mandel, Blum a vécu deux ans à Buchenwald. Mais il était enfermé en dehors de l'enceinte proprement dite du camp : au-delà de la barrière de barbelés électrifiés, dans une villa du quartier des officiers S.S. Il n'en sortait jamais, personne n'y pénétrait que les soldats de garde. Deux ou trois fois, il avait été conduit chez le dentiste. Mais c'était en voiture, la nuit, sur des routes désertes dans la forêt de hêtres. Les S.S., a-t-il consigné dans ses souvenirs, circulaient sans cesse mitrailleuse en bandoulière et chiens en laisse, dans l'étroit chemin de ronde ménagé entre la palissade

barbelée et la maison. « Comme des ombres impassibles et muettes », a écrit Léon Blum.

C'est la rigueur de cette clôture qui explique son ignorance. Léon Blum ne savait même pas où il se trouvait, dans quelle région de l'Allemagne il avait été déporté. Il a vécu deux ans dans une villa du quartier des casernes S.S. de Buchenwald en ignorant tout de l'existence du camp de concentration, si proche pourtant.

« Le premier indice que nous en avons surpris, a-t-il écrit au retour, est l'étrange odeur qui nous parvenait souvent le soir, par les fenêtres ouvertes, et qui nous obsédait la nuit tout entière quand le vent continuait à souffler dans la même direction : c'était l'odeur des fours crématoires. »

On peut imaginer Léon Blum, ces soirs-là. De printemps, probablement : fenêtres ouvertes sur la douceur du printemps revenu, les effluves de la nature. Moments de nostalgie, de vague à l'âme, dans la déchirante incertitude du renouveau. Et soudain, portée par le vent, l'étrange odeur. Douceâtre, insinuante, avec des relents âcres, proprement écœurants. L'odeur insolite, qui s'avérerait être celle du four crématoire.

Étrange odeur, en vérité, obsédante.

Il suffirait de fermer les yeux, encore aujourd'hui. Il suffirait non pas d'un effort, bien au contraire, d'une distraction de la mémoire remplie à ras bord de balivernes, de bonheurs insignifiants, pour qu'elle réapparaisse. Il suffirait de se distraire de l'opacité chatoyante des choses de la vie. Un bref instant suffirait, à tout instant. Se distraire de soi-même, de l'existence qui vous habite, vous investit obstinément, obtusement aussi : obscur désir de continuer à exister, de persévérer dans cette obstination, quelle qu'en soit la raison, la déraison. Il suffirait d'un instant de vraie distraction de soi, d'autrui, du monde : instant de non-désir, de quiétude d'en deçà de la vie, où pourrait affleurer la vérité de cet événement ancien, originaire, où flotterait l'odeur étrange sur la colline de l'Ettersberg, patrie étrangère où je reviens toujours.

Il suffirait d'un instant, n'importe lequel, au hasard, au dépourvu, par surprise, à brûle-pourpoint. Ou bien d'une décision mûrement réfléchie, tout au contraire.

L'étrange odeur surgirait aussitôt, dans la réalité de la mémoire. J'y renaîtrais, je mourrais d'y revivre. Je m'ouvrierais, perméable, à l'odeur de vase de cet estuaire de mort, entêtante.

J'avais plutôt envie de rire, pourtant, avant l'apparition de ces trois officiers. De gambader au soleil, poussant des cris d'animal – orfraie? c'est comment l'orfraie? – courant d'un arbre à l'autre dans la forêt de hêtres.

Ça me faisait plutôt du bien, en somme, d'être vivant.

La veille, vers midi, une sirène d'alerte avait retenti. *Feindalarm, Feindalarm!* criait une voix rauque, pleine de panique, dans le circuit des haut-parleurs. On attendait ce signal depuis quelques jours, depuis que la vie du camp s'était paralysée, à l'approche des avant-gardes blindées du général Patton.

Plus de départ, à l'aube, vers les kommandos extérieurs. Dernier appel général des déportés le 3 avril. Plus de travail, sauf dans les services intérieurs de maintenance. Une attente sourde régnait à Buchenwald. Le commandement S.S. avait renforcé la surveillance, doublé les gardes des miradors. Les patrouilles étaient de plus en plus fréquentes sur le chemin de ronde, au-delà de l'enceinte de barbelés électrifiés.

Une semaine, ainsi, dans l'attente. Le bruit de la bataille se rapprochait.

À Berlin, la décision fut prise d'évacuer le camp, mais l'ordre ne fut exécuté qu'en partie. Le comité international clandestin organisa aussitôt une résistance passive. Les déportés ne se présentèrent pas aux appels destinés à les regrouper pour le départ. Des détachements S.S. furent alors lâchés dans les profondeurs du camp, armés jusqu'aux dents mais apeurés par

l'immensité de Buchenwald. Par la masse décidée et insaisissable de dizaines de milliers d'hommes encore valides. Les S.S. tiraient parfois en rafales aveugles, essayant de contraindre les déportés à se rassembler sur la place d'appel.

Mais comment terroriser une foule déterminée par le désespoir, se trouvant au-delà du seuil de la mort ?

Sur les cinquante mille détenus de Buchenwald, les S.S. ne parvinrent à évacuer qu'à peine la moitié : les plus faibles, les plus âgés, les moins organisés. Ou alors ceux qui, comme les Polonais, avaient collectivement préféré l'aventure sur les routes de l'évacuation à l'attente d'une bataille indécise. D'un massacre probable de dernière heure. On savait que des équipes S.S. armées de lance-flammes étaient arrivées à Buchenwald.

Je ne vais pas raconter nos vies, je n'en ai pas le temps. Pas celui, du moins, d'entrer dans le détail, qui est le sel du récit. Car les trois officiers en uniforme britannique sont là, plantés devant moi, l'œil exorbité.

Ils attendent je ne sais quoi, mais le font de pied ferme.

Le 11 avril, la veille, donc, pour en finir en deux mots, peu avant midi, la sirène d'alerte avait retenti, mugissant par coups brefs, répétés de façon lancinante.

Feindalarm, Feindalarm !

L'ennemi était aux portes : la liberté.

Les groupes de combat se sont alors rassemblés aux points fixés d'avance. À quinze heures, le comité militaire clandestin a donné l'ordre de passer à l'action. Des copains ont surgi soudain, les bras chargés d'armes. Des fusils automatiques, des mitraillettes, quelques grenades à manche, des parabellums, des bazookas, puisqu'il n'y a pas de mot français pour cette arme antichar. *Panzerfaust*, en allemand. Des armes volées dans les casernes S.S., lors du désordre provoqué par le bombardement aérien d'août 1944, en particulier. Ou abandonnées par des sentinelles dans les trains qui ramenèrent les survivants

JORGE SEMPRUN

L'écriture ou la vie

Déporté à Buchenwald, membre d'un des réseaux anglais de résistance Buckmaster, devenu l'un des dirigeants des communistes espagnols du camp, Jorge Semprun est libéré par les troupes de Patton, le 11 avril 1945. Ce récit, fait d'obsessions qui reviennent comme les thèmes d'une rhapsodie de cauchemar, montre comment il lui a fallu quinze ans pour accepter la vie.

L'étudiant du lycée Henri IV, le lauréat du concours général de philosophie, le jeune poète qui connaît déjà tous les intellectuels parisiens, découvre à Buchenwald ce qui n'est pas donné à ceux qui n'ont pas connu les camps : vivre sa mort. Un temps, il va croire qu'on peut exorciser la mort par l'écriture. Mais écrire renvoie à la mort. Pour s'arracher à ce cercle vicieux, il sera aidé par une femme, bien sûr, et peut-être par un objet très prosaïque : le parapluie de Bakounine, conservé à Locarno.

Dans ce tourbillon de la mémoire, mille scènes, mille histoires rendent ce livre sur la mort extrêmement vivant. Citons seulement un voyage dans un wagon de la nomenklatura, entre Prague et Bucarest, au cours duquel Semprun, devenu un des dirigeants du parti communiste espagnol, va se faire exclure par la légendaire Pasionaria.

Semprun aurait pu se contenter d'écrire des souvenirs, ou un document. Mais il a composé une œuvre d'art, où l'on n'oublie jamais que Weimar, la petite ville de Goethe, n'est qu'à quelques pas de Buchenwald.



9 782070 740499

94-X A 74049 ISBN 2-07-074049-8